

Rebelles, rebelles

Le critique anglais Jon Savage raconte l'histoire des Sex Pistols, groupe emblématique du mouvement punk qui revient à l'honneur un quart de siècle après ses méfaits.

Le revival punk semble perdurer en librairie. Après l'ouvrage de Christian Edeléine (*Nos années punk*, Denoël) traitant du versant français de la question, Le Seuil annonce la publication d'un beau livre cosigné par Stephen Colegrave et Chris Sullivan (*Punk, Hors limites* à paraître le 16 octobre). Mais surtout, les éditions Allia proposent dans la superbe série carrée où sortirent des volumes essentiels de Nick Tosches (*Hellfire*), Nik Cohn (*Awopbopalobop Alopbamboom*) et Greil Marcus (*Lipstick Traces*), le fameux *England's Dreaming* du critique anglais Jon Savage (qui a collaboré à *Sounds*, au *Melody Maker*, à *Mojo*, a écrit une biographie des Kinks et coédité avec Hanif Kurcishi le *Faber Book of Pop*).

Un quart de siècle après les événements, on se plongera avec joie dans cet essai fort documenté. « *Le punk était une esthétique marginale internationale, sombre, tribale, aliénée, étrangère, pleine d'humour noir* », prévient Savage. D'abord représenté sans vraiment se nommer ainsi par des groupes garages américains (des Sonics aux Remains) cherchant à apporter une réponse locale aux Rolling Stones, il fit ensuite un passage par le Velvet Underground ou les sauvages MC5 de Detroit. En France, Yves Adrien (l'auteur de l'important *Novovision*) s'était baptisé Sweet Punk dans les colonnes de *Rock & Folk* dès le tout début des années 1970. En Angleterre, à la base du mouvement punk, on trouve le tandem formé par Malcolm McLaren et Vivienne Westwood, qui se rencontrèrent au milieu des années 1960.

Tous deux fascinés par les premiers Teddy Boys et la musique de Bill Haley, ils lancent *Let it Rock* (plus tard rebaptisée *Too Fast To Live, Too Young To Die*), une boutique de vêtements située au 430 King's Road. Intrigué par l'Internationale situationniste, collectionneur de vinyles des années 1950, à la fois agitateur et caméléon, McLaren (bourgeois juif ayant étudié l'art à Croydon au sud de Londres) fut l'aimant qui attira « *une bande de gus crasseux du Wormholt* » d'où émergent un gaillard aux cheveux verts, John Lydon, et John Ritchie, alias Sid Vicious, qui arbore parfois un tee-shirt indiquant « *I hate Pink Floyd* »...

D'abord appelé The Strand en 1973, le quatuor se transforme rapidement en Sex Pistols. Influencés par les Faces et les New York Dolls, que leur futur manager McLaren avait découverts lors d'un séjour à



New York, les membres du groupe commencent par voler du matériel aux stars de l'époque. En 1975, dans une Angleterre en pleine récession, les futurs punks (des minables ou des voyous) jouent déjà une musique à base d'accords de guitare rapides, de chant hurlé, produisant un son « *souvent sale et glissant* ».

Trimbant une réputation de violence, d'arrogance, le groupe engrange les fans lors de ses passages sur scène. « *Autour des Sex Pistols et de leurs nombreux adeptes, McLaren et Vivienne Westwood rassemblaient un carnaval similaire d'opprimés et de bohèmes, de prostituées et de drogués, de génies et d'arrivistes. Ces adolescents changèrent leurs vies en actes pop de transformation, adoptant des codes vestimentaires bizarres, des pseudonymes de des-*

sins animés et consommant des amphétamines. » Un an plus tard, le 23 octobre, les Pistols, « *figures de proue incontestées du punk* », signent chez EMI et enregistrent – sous la houlette de Chris Thomas, ancien assistant du producteur des Beatles, George Martin – leur premier quarante-cinq tours, *Anarchy in the UK*. Grossiers à la télévision, vomissant en public, les Sex Pistols ne cessent de mal se tenir. « *Le projet des Sex Pistols avait été, pour une part, une agression explicite contre les agissements et la politique des mass médias.* » N'oublions pas qu'ils chantaient « *There is no future in England's dreaming* » : il n'y a pas d'avenir dans le rêve anglais.

Le 8 janvier 1977, EMI rompt leur contrat et retire le disque de la vente, bien que le groupe conserve son avance de 40000 livres sur les ventes. Un bref passage chez A & M puis les Sex Pistols font affaire avec la jeune maison Virgin de Richard Branson. Lorsque sort l'album *Never Mind the Bollocks*, en novembre 1977 les Pistols sont certes devenus des pop stars mais ils ont perdu de leur pertinence. Bowie, avec son album *Low* (1977), et Kraftwerk vont prendre la large. Les Pistols se débattent avec l'industrie musicale tout en se haïssant les uns les autres. Sid Vicious devient incontrôlable, Lydon veut passer à autre chose. Tout cela finira mal.

« *Le split des Sex Pistols était peut-être une conclusion parfaitement logique de l'ensemble de la carrière du groupe [...]. Les Sex Pistols avaient dit "non" si vigoureusement que le monde avait été contraint d'écouter. Pour ceux qui choisissent de voir les choses de cette façon, ils firent à l'origine d'un processus de remise en cause de tout dans leurs vies, un processus qui dure encore* », écrit Savage dans ce livre passionnant qui raconte parfaitement le déclin de l'Angleterre de la fin des années 1970 avec ses centres-villes déliquescents, son immobilisme politique, son chômage et sa violence.

ALEXANDRE FILLI

